



Le ch. Desprez de Boissy.

C'est la 1re édition de cette Lettre.

Il y en a eu 7 éditions,

à la 5e édition publiée en 1774, l'auteur a joint

son Histoire des ouvrages pour et contre

les spectacles.

— La 7e édition porte le titre suivant :

Lettres de M. Desp. de B*** sur les

spectacles. 7e édition augmentée, avec une

Histoire des ouvrages pour et contre les

spectacles. Paris, 1780, 2 vol. in-12.

(V. Quérard, Les supercheries littéraires

2e éd., t. I, col. 922.)

LETTRE

DE M. DES P. DE B*

AVOCAT EN PARLEMENT,

A M. LE CHEVALIER DE**

Sur les Spectacles.

a Moy François Sinal m'a été donné par Mr henry Libraire a nancy

LETTRE
DE M. DES P. DE B*
AVOCAT EN PARLEMENT.
A M. LE CHEVALIER DE***
SUR LES SPECTACLES.

Mille hominum ſpecies & rerum diſcolor uſus
Velle ſuum cuique eſt nec voto vivitur uno. *Per. Sat.* 5.



A PARIS,

Chez la Veuve LOTTIN, & J. H. BUTARD, Imprimeur-Libraires, ruë S. Jacques, à la Vérité.

M. DCC. LVI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



LETTRE DE M. DES P. DE B*

Avocat en Parlement,

A M. LE CHEVALIER DE**

Sur les Spectacles.



IL me paroît que vous êtes bien prévenu, Monsieur, contre mon peu de goût pour ce qu'on appelle commerce de Galanterie. Vous regardez mes ſentimens à cet égard comme une ſuite de mes

préjugés contre la fréquentation des Spectacles. Vous ne voudriez pas que le Théatre me parut une école, où les cœurs les plus indifférens apprennent à devenir ſenſibles, & à ne connoître que trop la paſſion ſur laquelle vous me reprochez d'être ſi réſervé. De-là vous penſez que je m'attire un ridicule en me privant de ce qui fait, ſelon vous, l'amuſement & le plaiſir des honnêtes gens. Exiſter ſans aimer vous paroît impoſſible. Vous avez raiſon.

On n'a reçu du Ciel un cœur que pour aimer.
Deſpr.

Mais quoique l'amour ſoit la vie du cœur ; il me ſemble que c'eſt de tous les ſentimens de l'ame celui dont on doit le moins ſe faire un jeu. Lorſque ce ſentiment n'a d'autre objet que ce qui peut flatter les ſens, on perd ſouvent de vue ce que Cicéron renferme ſous l'idée de l'honnête, c'eſt-à-dire, les principes qui doivent aſſujettir notre conduite à la raiſon.

Selon cet ancien Moraliſte, qu'on ne peut accuſer de rigoriſme, on ne doit ſe prêter aux objets ſenſibles

qu'avec une extrême réſerve. En effet, les impreſſions qu'ils font ſur nos organes agiſſent aſſez ſouvent ſur notre cœur avec une telle violence, que nous en ſommes tyranniſés.

Vous ſavez, Monſieur, à quels excès ſe portent ceux qui font conſiſter leur bonheur à réunir le plus d'honneurs & le plus de richeſſes qu'il eſt poſſible. Je ſuis de moitié avec vous dans le mépris que vous avez pour ces gens qui s'aimant eux ſeuls s'abandonnent aux paſſions

que nous ne pouvons ſatisfaire qu'aux dépens de nos Concitoyens ; car un ambitieux, un avare heureux, s'il en peut être, ne le ſont qu'en poſſédant ce qui pourroit faire le partage & la félicité de pluſieurs familles. Vous réprouvez donc, avec raiſon, ces paſſions qui portent un caractere ſi nuiſible à la Société. Mais ce qui s'appelle la tendre paſſion vous paroît être la paſſion de l'humanité ; & en conſéquence vous ne ſçauriez me pardonner de ne pas en ſuivre les attraits.

Vous m'adreſſez cette maxime du Sage : *Ne ſoyez ni trop juſte ni plus ſage qu'il ne convient.* * La connoiſſance que j'ai de votre zele pour mon bonheur, ne me permet pas d'être indifférent à vos conſeils. Je les attribue à cette noble inclination qui vous porte à ſouhaiter & à communiquer à vos amis tout ce qui leur eſt avantageux.

Vous voudriez donc me raſſurer ſur les riſques qui me ſemblent être attachés à la galanterie, & me perſuader

* Noli eſſe juſtus multum, neque plus ſapias quam neceſſe eſt.

de la grande utilité des Spectacles. Mais j'ai à vous opposer d'anciens préjugés d'autant plus difficiles à détruire, que je les crois très-équivalens à des raisons homologuées au tribunal de la Prudence. Souffrez que je vous les expose. Ce n'est pas un discours moral que je prétends vous adresser. J'ai seulement intention de vous faire confidence des principes qui me dirigent sur ces objets. Je vais d'abord vous exposer en peu de mots ce que je pense sur cette tendre & volage

passion dont le terme de galanterie nous présente l'idée.

L'amour qui se rapporte à l'union des deux sexes est une passion qui a donné lieu à beaucoup d'événemens dont la mémoire n'est pas à son avantage.

Cette passion est, dit-on, inévitable. Les deux sexes, selon un Auteur moderne, semblent se faire une priere reciproque pour s'unir l'un à l'autre. Je conviens que cet attrait naturel, qui a dégénéré en passion depuis la dégradation de l'homme, est si in-

ſéparable de notre être, que la ſageſſe ne conſiſte point à ne pas en reſſentir l'impreſſion, mais à l'aſſujettir à la retenue qu'exige le devoir.

Plus on eſt aſſuré du pouvoir impérieux de cette paſſion, plus on eſt obligé de la contredire, ou de ne s'y prêter que ſelon les régles établies par la Religion & par les Loix, en ne ſe permettant qu'une alliance légitime dont on peut dire avec M. Greſſet:

L'union de deux cœurs vertueux
L'un pour l'autre formé, l'un par l'autre heureux
Peut adoucir les maux, peut embellir la vie.

Si la raiſon n'oppoſe point

de digues à l'impétuoſité de ce penchant, il n'eſt point d'excès où l'on ne puiſſe être entraîné; & ſi l'on n'eſt pas en garde contre les attraits qui peuvent nous ſéduire, ou l'on ſe prépare des tourmens inévitables par la contrainte dans laquelle le devoir nous retiendra, ou l'on s'expoſe à ſe livrer à la paſſion juſqu'au point de ne reſpecter aucunes loix. Ces méſalliances indécentes dont il réſulte quelquefois un contraſte humiliant de condition, ſouven une extrême indigence; &

ces unions clandeſtines où les droits ſacrés de l'hymen ſe trouvent violés, ne ſont que les ſuites de l'imprudence avec laquelle on s'eſt livré aux objets les plus capables d'irriter la paſſion.

Je ſçais que ſi je communiquois mes idées ſur cette paſſion que l'on eſt convenu d'annoblir en l'appellant le foible des grands cœurs & des Héros, je m'expoſerois à être taxé de miſanthropie. On me jetteroit dans la claſſe de ces Cenſeurs de mauvaiſe humeur, qui s'aimant eux ſeuls

ſans rivaux, critiquent tout ce qui n'eſt pas aſſorti à leur goût, & condamnent les plaiſirs dont ils ne veulent point faire uſage.

Je ſuis trop ami du genre humain, pour ne pas redouter les effets de ce caractere chagrin qui fait le plus d'ennemis dans la Société. Il y a plus de ſûreté à recevoir des leçons qu'à paroître vouloir en donner. * Je ne m'aviſe donc pas de déclamer tout haut contre ceux qui abuſent de l'inclination que la nature nous

* Tutius veritas auditur quam prædicatur.

inſpire

inſpire pour le ſexe. Mais je ne m'en tiens pas moins à mes idées. Je penſe qu'il n'eſt pas prudent de ſe faire un amuſement de la paſſion de l'amour.

. . . . . Ce n'eſt point à Cithere
. . . .
Qu'il faut chercher & les jeux & les ris.
Rouſ. Liv. 1. *Ep.* 2.

Il m'eſt quelquefois arrivé de feuilleter Quinault. J'ai l'eſprit monté ſi ſinguliérement, que je ſuis toujours frappé des déclamations & des fréquentes plaintes qui s'y trouvent contre notre prétendue belle & héroïque paſſion. Elles me paroiſſent même ſi énergiques, que je

m'en fais une eſpéce de Code ſur cet objet. Devrois-je paſſer pour m'en tenir trop à la lettre & n'avoir pas aſſez de fineſſe pour en pénétrer l'eſprit ? Je crois, par exemple, devoir adopter dans leur ſens naturel les penſées ſuivantes :

PHAETON.

ACTE II. Sc. II.

Ah ! qu'il eſt dangereux
De s'engager ſur la vaine aſſurance
Des ſermens amoureux !

Sc. V.

Gardons-nous de ſouffrir que l'amour nous engage
Dans les trompeurs enchantemens.
Gardons-nous des embarquemens
Où le repos du cœur fait un fatal naufrage.

PERSE'E.

ACTE II. Sc. V.

Quels tourmens ne fait point ſouffrir
Un malheureux amour que l'on ne peut éteindre
Et que l'on n'oſe découvrir !

ARMIDE.

ACTE III. Sc. IV.

Plus on connoît l'amour, & plus on le déteste.
Détruisons son pouvoir funeste,
Rompons ses nœuds, déchirons son bandeau,
Brûlons ses traits, éteignons son flambeau.

ACT. IV. Sc. III.

Ce que l'amour a de charmant
N'est qu'une illusion qui ne laisse après elle
Qu'une honte éternelle.

Sc. I.

Redoublons nos soins, gardons-nous
Des périls désagréables.
Les enchantemens les plus doux
Sont les plus redoutables.

Sc. IV.

Fuyons les douceurs dangereuses
Des illusions amoureuses.
On s'égare quand on les suit :
Heureux qui n'en est pas séduit !

ATIS.

ACTE IV. Sc. V.

L'amour trouble tout le monde,
C'est la source de nos pleurs,
C'est un feu brûlant dans l'onde,
C'est l'écueil des plus grands cœurs.

ATIS.

ACTE III. Sc. II.

Dans l'empire amoureux,
Le devoir n'a point de puiſſance.

ISIS.

ACTE III. Sc. VII.

Le chagrin ſuit toujours les cœurs que l'amour
bleſſe,
. . . .
Dans les beaux jours le doux zéphir
Fait moins naître de fleurs
Que le cruel amour dans ſon funeſte empire
Ne fait verſer de pleurs.

Que réſulte-t-il, Monſieur, de ces belles penſées ? J'en conclus qu'il faut ſérieuſement réfléchir avant que d'aimer, de peur que la raiſon ne devienne en un inſtant la dupe du cœur.

Un pas hors du devoir peut nous mener bien loin,
Corn.

La Fontaine nous dit que

Lorſqu'amour prend le fatal moment
Devoir & tout & rien c'eſt même choſe.

Je pousse peut-être la pusillanimité jusqu'à l'excès, mais elle fait ma sûreté. Ovide nous avertit que l'amour s'empare des cœurs qui ne pensent pas à s'en défendre.* La connoissance du péril ne m'enhardit pas. Craindre tout & ne rien hasarder me paroît le plus sûr. C'est pourquoi aussi craintif qu'un Pilote sur une route qu'il n'a pas encore pratiquée, je me donne bien de garde d'approcher de trop près des écueils signalés par des naufrages.

* Affluit incautis insidiosus amor.

Nous arrivons novices à chaque âge de notre vie. Je crois qu'il n'eſt qu'un moyen de rémédier à cet inconvénient, c'eſt de s'en rapporter à ceux qui ont fait part de leur expérience à la poſtérité. M. de Buſſy Rabutin mérite à cet égard notre reconnoiſſance. Cet ingénieux Courtiſant dont le nom eſt ſi célébre dans les faſtes de la Galanterie, nous dit que la paſſion de l'amour eſt la plus dangereuſe de toutes les foibleſſes, & qu'on revient plus aiſément des ſottiſes de l'eſ-

prit que des sottises du cœur. En effet, Monsieur, le cœur s'attache, au lieu que l'esprit ne s'occupe point toujours des mêmes idées. Il réfléchit & peut appercevoir ses extravagances : mais lorsque le cœur est enflammé par l'enchantement des sens, la raison ne tarde pas à être séduite, & l'esprit trouve son poison dans ce qui charme le cœur. Or selon Cicéron un pareil trouble est un désordre honteux ; * & je ne le trouve pas moins

* Perturbatio ipsa mentis in amore fœda per se est. *Ciceron Tusc. lib. 4.*

funeste qu'humiliant. Dés que la galanterie exclut de son commerce la prudence & la raison, elle doit être plus propre à former un engagement indécent qu'à produire un mariage heureux

Où l'honneur ait son lustre, où la vertu préside.
Corn.

Voilà ce qui donne lieu à mes préjugés contre ce qui excite la passion de l'amour. Vous comprenez que ces préjugés doivent beaucoup influer sur la prévention que vous me reprochez d'avoir contre les spectacles & dont je vais vous entretenir. Peut-

être goûterez-vous les motifs qui m'ont déterminé à ne point les fréquenter?

On m'a prévenu dès mon enfance contre les dangers des Théatres. On m'a dit qu'ils n'étoient propres qu'à allumer, fomenter, & nourrir les passions. Mais cette leçon m'a paru fort contredite dans la pratique, & même par plusieurs de ceux qui par état devoient le moins se permettre les Spectacles. Il est vrai qu'en fait de morale pratique l'exemple du plus grand nombre est une au-

torité aſſez équivoque. Cependant j'ai cru devoir examiner ſi mes idées qu'on traitoit de préjugés inſpirés par des Précepteurs étoient fondées ſur de bons principes. Je n'ai pas penſé pour cela qu'il fallût commencer par aller aux Spectacles, j'aurois offenſé la prudence. Ç'auroit été juger avant les informations. On me dit qu'il y a dans cette riviere un tel endroit où l'on court riſque de ſe noyer. Je n'y vais pas pour l'éprouver ; mais j'emploie les moyens uſités pour

m'aſſurer ſi ce qu'on m'a dit eſt véritable.

C'eſt ce que j'ai fait par rapport aux Spectacles. J'ai été aux enquêtes. Je ne me ſuis pas adreſſé à ceux qui fréquentent les Théatres. Je les ai réſervés en preuve de ce que j'apprendrois à ce ſujet. De plus, leur partialité me rendoit ſuſpect le témoignage qu'ils auroient pu m'en donner. Je me ſuis adreſſé à ceux qui ne les fréquentoient plus ; ce qu'ils m'en ont dit m'a fait conjecturer que le Theatre, quelqu'idée que

l'on s'en forme en ſpéculation, eſt l'école & l'exercice des paſſions, puiſque ſon objet eſt de les exciter, & que c'eſt de cet effet que dépend le ſuccès de toute Piéce dramatique. J'ai pouſſé plus loin ma conjecture, j'ai penſé qu'il étoit impoſſible d'y avoir aucun plaiſir, ſi l'on n'étoit animé de quelque paſſion, ou ſi l'on n'étoit diſpoſé à en recevoir les impreſſions.

Si je me préviens contre les Spectacles parce que les paſſions y ſont excitées, il ne s'en ſuit pas que je ſois du nom-

bre de ces Stoïciens outrés qui proſcrivoient les paſſions, même les plus innocentes. Je ſçais que ce ſeroit détruire l'homme que de vouloir ôter à l'ame les ſentimens du plaiſir & de la douleur, à quoi ſe réduiſent toutes les paſſions. Mais pour faire un bon uſage de ces paſſions, il faut qu'elles ſe rapportent toujours à des objets légitimes; & lorſque, pour une fin honnête, on veut les exciter dans les autres, on doit le faire d'une maniere qui ne ſoit ni vicieuſe ni dangereuſe. Or

mes préjugés contre les Spectacles ſont fondés ſur ce que le Théatre n'offre preſque toujours que des paſſions folles ou criminelles, & que les plus légitimes y deviennent répréhenſibles & dangereuſes par la maniere dont elles ſont préſentées. C'eſt relativement à ce principe que j'ai cru ne pas pouvoir me permettre d'aller aux Spectacles, quelque intention que je puſſe avoir.

En effet ceux qui croyent y aller avec le plus de droit & avec les diſpoſitions les plus

innocentes, ce ſont ceux qui prétendent y aller pour juger du mérite de la Piéce ; ils ne ſont pas en grand nombre, parce que cette vue ſuppoſe du goût & des connoiſſances ; mais cette intention ne garantit pas des mauvais effets des paſſions qui triomphent le plus ſur le Théatre. C'eſt toujours le cœur qui prend le plus de part au Spectacle : il en eſt même pour cette raiſon le premier Juge, puiſque ce n'eſt que relativement à l'émotion qu'il y éprouve qu'on applaudit plus

ou moins à la repréſentation. Si on ſe ſent fortement ému par le vif intérêt que l'on prend à l'action, ſi on ſe ſent tranſporté ſur le lieu de la ſcene & comme dans la ſituation du perſonnage qui nous attache le plus, ſi on l'entend parler & ſi on le voit agir comme on parleroit & comme on agiroit ſoi-même étant animé de la même paſſion, alors le cœur prononce que le Poëte & les Acteurs ont bien réuſſi à intéreſſer les Spectateurs. La nature, dira-t-on, eſt bien exprimée; mais un

un bon Juge de Spectacles ne s'en tient pas ſeulement à ce que lui ſuggere le ſentiment; il a un jugement de plus à porter.

Il doit examiner ſi les regles de l'art ont été bien obſervées. Si le Poëte a été fidele à l'unité d'action qui conſiſte pour la Comédie dans l'unité d'intrigue ou d'obſtacle au deſſein des principaux Acteurs; & pour la Tragédie, dans l'unité du péril, ſoit que le Héros y ſuccombe, ſoit qu'il en ſorte victorieux; ſi l'action eſt

complette & achevée, c'est-à-dire, si dans l'événement qui la termine, le Spectateur se trouve parfaitement instruit des sentimens de tous ceux qui y ont quelque part ou du sort du principal Personnage. Il faut examiner dans la Tragédie si le Héros qu'on a vu dans le péril en est sorti, ou comment il y a succombé ; & dans la Comédie si les oppositions à l'intrigue ont été levées ; si dans l'une ou dans l'autre le dénouement s'opere par quelque événement & non point

ſimplement par la volonté du Poëte ; ſi le nœud de l'action eſt formé d'une ſuite de ce qui s'eſt paſſé hors du Théatre avec le commencement de l'action qui s'y paſſe ; ſi l'action a une juſte étendue ſoit pour le tems, ſoit pour le lieu ; ce qui conſtitue les deux autres unités, c'eſt-à-dire, ſi elle ne paſſe point la durée de vingt-quatre heures, & ſi elle paroît ſe paſſer dans le même lieu ; s'il n'a point paru ou diſparu quelque Acteur, ſans qu'on ait ſçu pourquoi ; ſi les ſenten-

ces, ou les penſées morales ne ſont pas trop multipliées & comme détachées du tiſſu de la Piéce ; ſi les mœurs des Perſonnages ſe trouvent bien exprimées & ont été annoncées à propos ; ſi les caracteres ſont bien ſoutenus, & ſi toutes les parties de l'action ſont traitées ſelon *le vraiemblable* ou ſelon *le néceſſaire*, c'eſt-à-dire, comme elles ont pû ou dû ſe paſſer.

Il faut enſuite juger la Poéſie, c'eſt-à-dire, le choix des penſées, leur diſpoſition, la maniere dont elles ſont é-

noncées, la valeur des rimes, le méchaniſme du vers. Il faut enfin décider ſur la dignité du dialogue dans la Tragédie & dans la Comédie ſur ce que les Latins appellent *Vis comica*, c'eſt-à-dire le ſel attique.

On conviendra aiſément qu'il n'y a pas beaucoup de Spectateurs qui ſoient capables de s'occuper de tant d'objets, & qui puiſſent par conſéquent ſe glorifier de n'aller aux Spectacles que pour les juger. Mais quand j'aurois aſſez de mérite pour

pouvoir en porter mon jugement devrois-je y aller ? J'ai fait réflexion que je devois m'en diſpenſer, parce qu'il faut que l'ame y ſorte de ſon aſſiette pour ſe livrer à la paſſion qu'on voit repréſenter.

Il n'en eſt pas de même du jugement que l'on porte d'une Piéce imprimée. Le Lecteur eſt privé de la partie la plus touchante qui eſt celle de la déclamation. On ſçait ce qu'on doit, à cet égard, attendre de nos Acteurs dont on n'a coutume de n'admettre les talens qu'après

avoir éprouvé l'énergie & les graces de leur jeu. La déclamation dans de pareils Acteurs eſt un langage des plus éloquens. Par elle les cœurs peuvent ſe parler immédiatement ſans le ſecours des mots ; & un geſte ſeul peut prononcer dans toute ſa force un ſentiment paſſionné que le Poëte n'auroit que foiblement exprimé. La paſſion ne peut donc être parfaitement excitée que par le jeu de la repréſentation. Cela eſt ſi vrai, que le Sénat de Melpoméne & de Thalie

ne ſe chargera pas d'une Piéce ſur la ſimple lecture. Il faut qu'elle ſoit déclamée dans ce Sanhédrin où l'on juge ſi elle peut être expoſée au Public ou non, c'eſt-à-dire, ſi on a lieu d'eſpérer que les Spectateurs ſe ſentiront fortement affectés des ſentimens paſſionnés que le Poëte s'eſt propoſé d'exciter. Voilà l'objet de toutes les piéces dramatiques. Et c'eſt ce qui en rend même la lecture ſouvent pernicieuſe. Vous ſavez ce que Quintilien penſoit de ces ſortes de

productions. Il vouloit qu'on ne hasardât d'en permettre la lecture aux jeunes gens que quand leurs mœurs seroient en sureté. * Il seroit à souhaiter que ce célebre Rhéteur nous eut appris en même-tems à quel âge il les croyoit hors de danger ; mais en attendant la solution du problême, je crois que les mœurs ne peuvent jamais être en sureté aux Spectacles ; les risques qu'elles y courent sont plus certains que les avanta-

* Amoveantur, si fieri potest ; si minus certe ad firmius ætatis robur reserventur cum mores in tuto fuerint.

ges qu'elles en retirent. La corruption s'y communique par plus d'un moyen. Tous les Spectateurs ne ſont pas attirés par le ſeul objet de la Piéce. Le nombre de ceux qui penſent n'eſt pas ſi grand.

Combien de gens qui ne fréquentent les Théatres que pour ſe réjoüir du coup d'œil éblouiſſant des femmes que la coutume y conduit afin d'y diſputer entre elles à qui l'emportera ſur la richeſſe des pierreries, ſur le luxe des habits, ſur les graces, ſur la beauté, ſur l'adreſſe à ſup-

pléer aux agrémens que la nature a refusés, enfin sur le nombre des adorateurs!

Et combien d'autres ne sont excités à aller au Spectacle que pour y admirer les Actrices qui par les talens de leur profession relevent tellement les graces de leur sexe, qu'elles semblent être des Divinités, qui intéressent d'autant plus qu'on a plus de discernement pour juger le mérite de leur jeu! Leurs riches & pompeux ajustemens plus ou moins indécens suivant que l'exige la scene, donnent encore un tel

pouvoir à leurs charmes, qu'on ne peut guere les considerer sans être tenté d'exprimer par ces vers d'Ovide les violens sentimens qu'elles inspirent.

Auferimur cultu : gemmis, auroque teguntur.
. . . .
Decipit hac oculos œgidè dives amor.

Je comprends, Monsieur, quelle doit être l'influence & la tyrannie de tous leurs attraits sur le cœur des Spectateurs *scintillas libidinum conflabellant*, & combien par conséquent elles doivent faire de martyrs, parce qu'à l'exception des Courtisans de

la premiere volée, & de quelques favoris de Plutus, il faut se contenter d'admirer en secret leurs appas séducteurs, sans espoir de satisfaire la coupable passion dont on brûle pour elles. Qu'en arrive-t-il? une fougueuse Jeunesse va chercher ailleurs à se dépiquer, *suum animum aliò conferunt.* * Or ces effets sont-ils bien capables de détruire mes préjugés contre les Spectacles.

Il est vrai qu'il y en a qui voudroient faire croire qu'ils

* Terent.

n'y vont que pour ſe délaſſer de leurs occupations, & qu'ils en ſortent ſans y avoir reſſenti aucunes mauvaiſes impreſſions.

En ce cas n'iroient-ils que comme des Automates entraînés par la multitude, dès qu'ils ſe diſent inſenſibles à ce qui ſe repréſente? Et pour lors ils y ſeroient dans un état où je ne voudrois pas être, ſi je faiſois tant que d'y aller.

S'ils n'y reçoivent aucune mauvaiſe impreſſion, il faut donc que leurs paſſions ſoient

déja en mouvement avant qu'ils y entrent, & qu'elles se trouvent à l'unisson de celles que l'on représente; Et pour lors la cause de leur insensibilité ne peut être imputée au peu defficacité des Spectacles, à moins qu'ils ne voulussent que les Théatres ne fussent encore plus corrompus.

Cette insensibilité seroit même un reproche fort humiliant pour le Poëte & les Acteurs; puisque les succès de leur art ne sont parfaits qu'autant que les Spectateurs

paroiſſent devenir autant d'acteurs qui annoncent dans leurs yeux que l'action représentée ſe paſſe dans leur ame.

Quant au prétexte du délaſſement, je conviens que ſi l'on n'avoit aucun reproche à faire aux Spectacles, les Citoyens occupés y auroient plus de droit que le plus grand nombre de ceux qui fréquentent nos Théatres. On ſait que la plupart n'y vont que pour ſe délivrer du dégoût que leur cauſe leur déſœuvrement. Mais je doute que les Spectacles puiſſent

être un délaſſement convenable & même phiſique pour des gens occupés. Je ne crois pas, quant à moi, qu'il me faille des plaiſirs qui ébranlent tellement mon cœur & mon eſprit, que j'en ſorte rempli de ſentimens & de penſées capables de me diſtraire des occupations de mon état que vous ſavez être d'un genre fort ſérieux. Il ne faut point de plaiſirs tumultueux & violens à un homme appliqué; d'ailleurs je n'ai jamais pû concevoir que je pourrois me délaſſer en al-

lant me renfermer pendant quatre heures dans une Salle dont l'air, par les haleines & le désagréable luminaire, ne peut qu'être préjudiciable & souvent funeste à la santé, & par conséquent peu propre à affecter utilement nos organes fatigués du travail.

De plus, outre les devoirs de l'état ne devons-nous rien à la Société ? J'ai pensé que ce tems que je sacrifierois aux Spectacles, pourroit être mieux employé en le destinant à la compagnie de quelques amis avec lesquels on

multiplie, pour ainſi dire ſon être, en ſe communiquant réciproquement tout ce qui peut intéreſſer de louables affections. Une lecture, une promenade ſont aſſurement très capables de délaſſer, ainſi que quelques jeux d'uſage. Et ſi l'on veut des plaiſirs delicieux, ne peut on pas s'en procurer en fréquentant ces Sociétés choiſies où l'on a le ſpectacle de tous les talens & de toutes les vertus & où l'on rencontre des femmes qui ont l'avantage de plaire & même de charmer par leur mérite ;

mais qui ſavent en même-tems exiger tout le reſpect qui eſt dû à leur ſexe ? Ces Compagnies ſont à cet égard auſſi ſéveres que l'étoient les anciens Germains chez qui, ſelon Tacite,* on ne plaiſantoit point ſur les vices, on ignoroit ce que c'étoit que de mener ſourdement une intrigue amoureuſe : toute licence y étoit en horreur & ne s'excuſoit point en diſant : *Tel eſt le ſiécle* ; & par ce moyen la vertu des femmes

* Septâ pudicitiá agunt. Litterarum ſecreta viri pariter ac fœminæ ignorant. Nemo enim illic vitia ridet, nec corrumpere & corrumpi ſæculum vocatur. Pauciſſima in tam numeroſâ gente adulteria quorum pœna preſens. *Tac. de mor. German.*

étoit à l'abri de toute occasion. J'aime ces Sociétés où ces bonnes mœurs de nos anciens Germains ſont encore de mode. On n'y manque point de tous les amuſemens que la décence peut permettre ; on y joüit au moins de quelqu'avantage réel, au lieu que les Spectacles ne nous fourniſſent que des plaiſirs & des idées chimériques dont il réſulte mille déſordres. Je trouve qu'il n'y a rien de plus dangereux pour les mœurs que d'aller voir ce qu'on ne veut pas être ; car on ſe con-

forme aiſément à ce qu'on regarde avec plaiſir ; puiſque c'eſt le plaiſir qui diſpoſe du cœur.

Que repréſente-t-on ſur les Théatres, les Paſſions ? Et on n'y eſt ſatisfait ou mécontent qu'autant qu'on y rencontre plus ou moins ce qu'on y va chercher & ce qu'on n'y trouve que trop, c'eſt-à-dire, l'agitation de l'eſprit & du cœur ; diſpoſition indigne d'un véritable Philoſophe * & encore plus d'un Chrétien. Pourquoi ne le dirois-je pas ?

* Intemperantia quæ eſt à totâ mente & à rectâ ratione defectio. *Cicer. Tuſcul. lib. 4.*

Je connois, Monſieur, votre reſpect pour la Religion. Vous m'avez dit aſſez ſouvent que vous la regardiez comme le premier lien qui doit unir les hommes, comme le meilleur garant que nous puiſſions avoir de notre probité & comme étant ſeule capable de faire des Citoyens, de former de grands hommes & de conſerver la gloire & le bonheur d'un Etat. Vous mépriſez la ſuperſtition, mais vous reſpectez la Piété. Ceux qui attaquent la Religion ne vous

prouvent point la ſupériorité de leur eſprit, mais le déréglement de leur cœur : & vous dire avec la Bruyere : » Je voudrois voir un homme » ſobre, modeſte, chaſte, é- » quitable révoquer en doute » la vérité de la Religion » Chrétienne, il parleroit du » moins ſans intérêt ; mais cet » homme ne ſe trouve point.

Quand on dit que les vices ne ſont repréſentés ſur nos Théatres que pour y paroître plus hideux, je n'en crois rien. On a grand ſoin de ſouſtraire au Spectateur tout ce

qui pourroit le bleſſer. Ainſi les vices ſont toujours en maſque ſur la ſcene. On ſe croit obligé de les repréſenter avec une certaine convenance qui dépend des modes, des uſages & du goût du tems. Enfin toute l'adreſſe de l'Auteur eſt de rendre aimable ce qui doit déplaire.

Qui penſe finement & s'exprime avec grace
Fait tout paſſer, car tout paſſe
Quand le mot eſt bien trouvé ;
Le ſexe en ſa faveur à la choſe pardonne.
Ce n'eſt plus elle alors, c'eſt elle encore pourtant.
Ainſi chaſtes ſont les oreilles,
Encore que le cœur ſoit fripon. *La font.*

Mais ſi pour nous rendre meilleurs il faut nous repré-

ſenter les vices, de quoi nous ſerviroit d'être plus cultivés que les Scythes ? Nous penſerions moins parfaitement que ces Barbares. Ils croyoient, dit un Ancien, qu'il étoit plus avantageux d'ignorer les vices que de connoître les vertus. *

Je me rapelle à ce ſujet une penſée ingénieuſe de ce célébre Poëte qui a ſi fort illuſtré ſes talens en les conſacrant à la Religion & qui répond ſi parfaitement aux derniers ſentimens d'un Pere

* Plus prodeſt apud Scythas ignoratio vitiorum quam cognitio virtutum. Q. C.

dont le plus grand regret a été de ne devoir l'immortalité de ſon nom qu'à ces Ouvrages que le Théatre François s'eſtime ſi heureux de poſſéder. Cet Académicien, dont les productions ſont ſi intéreſſantes, compare les Poëtes dramatiques à des Médecins qui donnent par inſertion la petite vérole pour la guérir plus efficacement; de même, dit-il, les Poëtes dramatiques donnent par inſertion les maladies de l'ame pour les guérir enſuite.

Mais, Monſieur, ſi l'ino-

cultation de la petite vérole ſe pratique aſſez heureuſement, je ſuis encore à apprendre les bons effets de l'inſertion des vices.

J'entens ſouvent dire que les intrigues amoureuſes qui ſe repréſentent ſur le Théatre ne peuvent être nuiſibles, dès qu'elles ſe terminent par une alliance qu'on voudroit faire ſervir de modéle à tous les mariages. Quel modele!

Un hymen qui ſuccede aux folles amours
Après quelques douceurs a bien de mauvais jours.
La Font.

D'ailleurs la plûpart de ces intrigues ſe traitent ſur la ſce-

ne ſans aucune bienſéance. Le Poëte, il eſt vrai, doit preſcrire des bornes à la paſſion de ſes Perſonnages, il n'a beſoin que d'un trait de plume; mais eſt-il le maître d'en impoſer aux Spectateurs? Ceux-ci reçoivent l'impreſſion de l'amour, en ſuivent-ils la regle qui conſiſte à n'avoir pour objet que le mariage? C'eſt ce que peut concevoir l'eſprit, mais le cœur eſt affecté & ne s'occupe que de l'impreſſion qui l'a agité. Voilà ce qui fait aſſez ordinairement courir du Spectacle au

Temple de la Divinité qu'on s'eſt choiſie.

Qu'il y ait des perſonnes qui ne ſe livrent point à ces excès & qui mettent des bornes à leurs paſſions, il me ſuffit d'en connoître qui ne doivent qu'à la fréquentation des Spectacles l'origine & la continuation de leurs déſordres.

Je regarde le Théatre comme le berceau des paſſions. On ſe trouve au ſortir du Collége dans un Monde où les bons principes qui nous ont été inſpirés ne ſont pas fort

accueillis. On croit devoir se procurer une nouvelle éducation. On se regarde comme des lames d'acier qui au sortir de la trempe ne paroissent guere être propres à l'usage auquel elles sont destinées. On s'imagine qu'en fréquentant les Spectacles on se polira & que l'on apprendra les belles manieres & les grands sentimens : Mais y réussit-on ? C'est une question que nos yeux peuvent décider. Vous sçavez qu'en Morale, comme en Phisique, l'expérience est utile. J'ai

considéré de près les Disciples de nos Théatres, & je me suis attaché à ceux qui avoient commencé à fréquenter les Spectacles avec les dispositions les plus éloignées du vice. J'ai vu pour l'ordinaire leurs vertus disparoître, leurs mœurs se corrompre, leurs manières décentes & naturelles se métamorphoser en affectations ridicules, en frivoles complimens, en jargon théatral, qui les annoncent pour des Petits-Maîtres, que Voltaire appelle, avec raison,

raiſon, l'Eſpece la plus ridicule qui rampe avec orgueil ſur la ſurface de la terre. Et s'ils ſont ſinceres, ils peuvent dire avec vérité: J'ai vu & j'ai été vaincu, *Vidi & perii.*

Et combien de femmes dont on peut dire avec Martial; Elle y eſt entrée Pénélope, & elle en eſt ſortie Hélene. *Penelope venit, abît Helena.* Lib. 1. Ep. 63.

Ce n'eſt donc pas en fréquentant les Spectacles qu'on peut apprendre à mettre dans ſes vertus une certaine nobleſſe, dans ſes mœurs

une certaine régularité, dans ſes manieres une politeſſe aiſée & naturelle. Les mauvais effets que j'en vois réſulter ne me donnent pas la préſomption de croire que je ſçaurai réſiſter à des charmes ſi puiſſans. Les Exemples trop communs de ceux qui s'y laiſſent ſéduire, accréditent dans mon eſprit ce qu'en ont penſé, non des Caſuiſtes, mais des Courtiſans, des hommes d'un génie ſupérieur qui ont fait part au Public de ce qu'ils avoient éprouvés. Tels ſont entr'autres un Duc de la Rochefou-

cault, un La Bruyere, un Racine, un Buſſy Rabutin, Perſonnages qui paſſent aſſurément pour avoir connu le monde & le cœur de l'homme.

Ils ont écrit qu'il eſt impoſſible d'aimer la Comédie & l'Opera, ſi on n'a jamais eu d'amour ni d'autre paſſion.
» Tous ces grands divertiſſe-
» mens, dit M. le Duc de la
» Rochefoucault, ſont dan-
» gereux : on ſort du Specta-
» cle le cœur ſi rempli de tou-
» tes les douceurs de l'amour
» & l'eſprit ſi perſuadé de ſon
» innocence, qu'on eſt tout

» préparé à recevoir les pre-
» mieres impressions, ou plu-
» tôt à chercher l'occasion de
» les faire naître dans le cœur
» de quelqu'un, pour recevoir
» les mêmes plaisirs & les
» mêmes sacrifices que l'on a
» vu si bien représentés sur le
» Théatre.

Les grands ébranlemens, Monsieur, que l'ame y reçoit sont si peu redoutés, que l'on préfere assez ordinairement les spectacles qui sont les plus capables de les produire.

Les zélés Partisans du Théatre François sont surpris du

goût de ceux qui se portent avec plus d'assiduité au Théatre Italien. Quelle est la cause de cette préférence ? C'est que sur celui-ci il regne plus de licence, sous prétexte que la bouffonnerie lui est plus affectée ; ses farces sont infiniment plus goûtées, parce que les passions qu'elles représentent étant d'un ton extrêmement plus fort que ce qui se passe dans le Monde, l'ame des Spectateurs s'y trouve plus agitée & reçoit des impressions plus fortes.

Ce Spectacle, qui pourroit ê-

tre comparé à celui des Mimes des Anciens, me rappelle un trait de Valere Maxime. Cet Hiſtorien nous dit que les anciens Habitans de la Ville de Marſeille, que l'on ſçait avoir été une illuſtre Colonie Grecque, ne vouloient point admettre cette ſorte de Spectacle qui, n'expoſant aux yeux que des objets obſcenes & des geſtes indécens, ne pouvoit qu'introduire un mauvais goût & que corrompre les mœurs. *

* Maſſilienſis civitas ſeveritatis cuſtos acerrima nullum aditum in ſcenam Mimis dando quorum argumenta majore ex parte ſtuprorum continent actus, ne talia ſpectandi conſuetudo etiam imitandi licentiam ſumat.

Il me ſemble que le jeu de nos Comédiens Italiens tient beaucoup de ce Spectacle. Autre trait de reſſemblance. Ces Mimes des Anciens avoient un acteur qu'on appelloit *Planipes* chez les Romains, parce qu'il marchoit ſans brodequins; & ſelon un paſſage d'Apulée, il étoit vêtu d'un habit formé de différentes piéces, *centunculo veſtitus*; ce qui convient à cet Arlequin des Italiens le plus intéreſſant de leurs Acteurs. On ſçait que ſon mérite conſiſte à exciter les ris par ſes

propos, par ſes geſtes, & par mille ſortes de mouvemens indécens & ridicules; de maniere qu'on en peut dire ce que Ciceron dit d'un pareil Acteur: *Ore, vultu, motibus, voce, denique corpore ridetur ipſo.* C'eſt par ce caractere exceſſif de bouffonnerie que le Théatre Italien plaît à tant de perſonnes. Tout le monde ne ſe fait pas un divertiſſement d'aller verſer des larmes ſur des malheureux en peinture. Auſſi les Comédiens François qui ont la liberté de ſatisfaire les différens goûts

du Public, ne manquent point de terminer le Spectacle d'une Tragédie par celui d'une Piéce comique ou bouffonne ; mais dans l'un & dans l'autre genre l'honnêteté des mœurs est presque toujours offensée ou altérée : on est donc exposé à acheter trop cher le plaisir du Spectacle, comme Quentilien le disoit des Comédies d'Aristophane. *

Qu'on préconise tant qu'on voudra la décence de notre Théatre. Les meilleures

* Nimium risûs pretium est, si probitatis impendio constat. *Quint. lib. 6. sup. 3.*

Piéces peuvent bien donner quelques leçons de vertu; mais elles laiſſent en même-tems l'impreſſion de quelque vice.

Je n'y comprends pas Athalie & Eſther. Ces deux Piéces ſont des chefs-d'œuvres capables d'affecter utilement l'eſprit & le cœur. La fiction y a ſi peu de part, que ce n'eſt preſque que l'hiſtoire même enrichie des ornemens de la Poéſie. Et ce caractere de vérité les rend infiniment plus touchantes. On n'y trouve point de paſſions

frivoles, peintes de façon à en faire goûter le plaiſir. L'art n'y eſt employé que pour inſpirer de l'horreur pour le crime & de l'amour pour la vertu.

Mais, excepté ces deux Piéces, il n'en eſt preſque aucune de celles qui paſſent pour les plus pures, où il ne ſe rencontre quelque Perſonnage d'un caractere vicieux, dont les plus mauvais ſentimens ſe trouvent pour l'ordinaire exprimés d'une maniere qui les rend contagieux.

Nous ne ſommes pas ſi ſcru-

puleux qu'on l'étoit à Athenes du tems d'Euripide, où l'on ne toléroit ſur le Théatre aucun mauvais propos qui pût allarmer la vertu, pas même ſous prétexte d'y faire parler les Perſonnages ſelon leur caractere. On ſçait qu'Euripide ayant fait dire à Bellérophon : *Les richeſſes ſont le ſouverain bonheur du Genre Humain, & c'eſt avec raiſon qu'elles excitent l'admiration des Dieux & des Hommes.* Tous les Spectateurs ſe ſouleverent. Et ce Poëte auroit été auſſitôt chaſſé de la Ville, s'il n'a-

voit repréſenté qu'à la fin de la Piéce on verroit périr miſérablement le Panégiriſte des richeſſes. Combien ſur notre Théâtre ne haſarde-t-on point de diſcours infiniment plus pernicieux ? Le Poëte s'y croit autoriſé ſous prétexte de ſoutenir le caractere des Perſonnages, & de donner du relief à la vertu de ſon Héros.

Mais quelle eſt la vertu de ces Héros de Théâtre ? Quel en eſt l'objet ? En quoi paroît-elle conſiſter ? C'eſt le plus ſouvent à triompher de ce qui s'oppoſe à une

conquête amoureuse, à s'exposer au plus grand péril pour la mériter, à se livrer tour à tour à ce que peut suggérer un amour violent & à ce que prescrit le devoir. Et lorsque l'obstacle ne cede point à la passion, le Héros, réduit au désespoir, se porte aux dernieres fureurs; ce qui donne lieu à quelque catastrophe qui amene le dénouement de la Piéce.

Tel est le Spectacle qu'on donne le plus fréquemment sur notre Théatre, où l'amour a été érigé en qualité héroï-

que qui doit dominer dans tous les Ouvrages dramatiques. C'eſt une opinion que les Partiſans du Théatre des Grecs traitent d'hétérodoxe, & que les Philoſophes cenſurent avec raiſon. Mais elle eſt trop analogue au caractere de la Nation, pour qu'on puiſſe en eſpérer la réforme. L'amour regne juſques dans nos plus graves Tragédies avec une telle indiſcrétion, que le Pere Rapin les appelle des Comédies un peu rehauſſées.

Voltaire ſe plaint auſſi de ce

désordre dans la Dissertation qui précéde sa Tragédie de Semiramis. « D'environ qua-
» tre cents Tragédies, nous
» dit-il, qu'on a données au
» Théatre depuis qu'il est en
» possession de quelque gloi-
» re en France, il n'y en a
» pas dix ou douze qui ne
» soient fondées sur une in-
» trigue d'amour. C'est pres-
» que toujours la même Pié-
» ce, le même nœud for-
» mé par une jalousie & u-
» ne rupture, & dénoué par
» un mariage..... C'est une
» coquéterie perpétuelle. Les femmes,

» femmes, dit-il ailleurs, qui
» parent nos Spectacles, ne
» veulent point ſouffrir qu'on
» leur parle d'autres choſes
» que d'amour.

Mais quand notre Théatre deviendroit plus réſervé à l'égard de cette paſſion, n'eſt-il pas encore pernicieux pour les autres ſentimens du cœur? Il faut en juger par nos Piéces où il n'y a point d'amour, c'eſt-à-dire, où il n'entre point de ces diſcours tendres & paſſionnés

Que dicte la moleſſe aux Amans ordinaires. *Volt*,

Quels ſont les Héros de

ces Tragédies? Un Uſurpateur, un Tyran, ün Fanatique, un Rebelle, à qui on ne fait reſpirer que les ſentimens les plus violens d'embition, de vengeance, de colere, de cruauté & de perfidie. Et le Poëte ne doit-il pas, ſelon les regles de lart, donner à ces caracteres, pouſſés à leur plus haut point, un air de nobleſſe & d'élévation qui les embelliſſe & les préſente comme des effets de la grandeur d'ame? Auſſi ces paſſions ne paroiſſent-elles jamais auſſi hideuſes qu'elles

le devroient paroître.

On ne s'occupe que de ce que le Spectacle offre de plus flateur, & l'on n'apperçoit pas tout ce qu'il contient de vicieux. Ce que l'esprit y trouve de plus admirable, est assez souvent ce que le cœur doit le moins approuver. Telles sont ces pensées énergiques & éblouissantes qui donnent aux sentimens les plus passionnés un faux brillant qui séduit & attire des applaudissemens a ce qui n'est que le transport d'une ambition excessive ou d'un amour vio-

lent ; paſſions ſi honorées ſur le Théatre, qu'on y entend ſouvent annoncer avec pompe ce que Meſſala dit à Titus:

Eh bien, l'ambition, l'amour & ſes fureurs
Sont ce des paſſions indignes des grands cœurs ?

Nos Pieces de Théatre peuvent-elles donc ſérieuſement nous être données pour des leçons de vertu, de raiſon & de bienſéance ? Tout le Myſtere Dramatique nous a été révélé par M. De la Motte. Voici l'aveu que ce Poëte a fait au Public dans ſon Diſcours ſur la Tragédie: » Nous ne nous propoſons

» pas d'éclairer l'eſprit ſur le
» vice & la vertu en les pei-
» gnant de leurs vraies cou-
» leurs. Nous ne ſongeons
» qu'à émouvoir les paſſions
» par le melange de l'un &
» de l'autre ; & les homma-
» ges que nous rendons quel-
» quefois à la Raiſon, ne dé-
» truiſent pas l'effet des Paſ-
» ſions que nous avons flat-
» tées. Nous inſtruiſons un
» moment, mais nous avons
» long-tems ſéduit ; & quel-
» que ſorte que ſoit la leçon
» de morale que puiſſe pré-
» ſenter la cataſtrophe qui

» termine la Piéce, le reme-
» de eſt trop foible & vient
» trop tard.

Faut-il, Monſieur, après cet aveu, s'étonner des mauvais effets que l'on voit réſulter de toutes nos Piéces Dramatiques, ſurtout lorſqu'elles ſont repréſentées par des Acteurs dont les efforts ont pour objet celui de charmer tous les Spectateurs, & de mériter, s'il étoit poſſible, les éloges ridicules que les Romains accorderent à un fameux Comédien ? Ils mirent ſur ſon tombeau une Epita-

phe qui invitoit les paſſans à rendre leurs hommages à ce qui renfermoit, ſelon les expreſſions de Martial, toutes les graces, tous les amours, toutes les voluptés, la gloire du Théatre & les délices de Rome.* N'eſt-ce pas un excès de folie qu'on a vu renouveller de nos jours dans une Epître impie adreſſée par un Poëte aux Manes d'une de

* Quisquis Flaminiam teris, Viator,
Noli nobile præterire marmor
Orbis deliciæ, ſaleſque Nili,
Ars & gratia, luſus & voluptas,
Romani decus & dolor Theatri,
Atque omnes veneres, cupidines que
Hic ſunt condita, quo Paris, ſepulcro.
Mart. lib. 11. *Ep.* 14

nos plus célébres Actrices ? * Rien n'eſt donc plus dangereux que toutes nos Repréſentations Théatrales. Et l'on peut leur appliquer ce qu'un Auteur a dit de toutes les Fictions Romaneſques : » Elles » mettent du faux dans l'eſ- » prit ; elles échauffent l'ima- » gination, affoibliſſent la » pudeur, mettent le déſor- » dre dans le cœur. Et pour » peu qu'on ait de la diſpoſi- » tion à la tendreſſe, on en » hâte & on en précipite le » penchant ; on augmente le

* Le Couvreur.

» charme & l'illuſion de l'a-
» mour, qui eſt d'autant plus
» dangereux, qu'il eſt plus a-
» douci & plus modeſte.

Le péril le plus a craindre
Eſt celui qu'on ne craint pas. *Rouſſeau.*

Comme l'on ne repréſente ſur le Théatre que des galanteries & des avantures extraordinaires, & que les diſcours des Perſonnages qu'on y fait parler, ſont aſſez éloignés de ceux dont on uſe dans la vie commune, je ne ſuis point ſurpris qu'on en remporte une diſpoſition d'eſprit romaneſque & même li-

cencieuſe. Les Femmes ſont extrêmement flattées des adorations qu'on y rend à leur ſexe ; elles s'habituent à être traitées en Nimphes & en Déeſſes. Qu'en arrive-t-il ? Elles dédaignent de s'abbaiſſer juſqu'à s'occuper des ſoins de leurs maiſons ; elles abandonnent à la Bourgeoiſie ces connoiſſances de détail que les Mœurs Anciennes réſervoient aux Meres de famille ; les jours ne leur paroiſſent pas aſſez longs pour orner & embellir leur perſonne, afin de s'attirer le plus d'homma-

ges & le plus d'encens. La gloire d'avoir une Cour qu'elles se flattent ne devoir qu'à leurs charmes, est le seul objet dont elles s'amusent. Et les Maris sont négligés, oubliés & assez souvent méprisés, parce qu'il n'est ni de la décence ni d'usage qu'ils aient pour elles toutes ces fades & ridicules complaisances que nos Petits-Maitres ont pour les Héroïnes de coulisses & pour ces Femmes qu'une affaire de cœur n'effarouche point.

Les écarts amoureux de

nos jeunes gens & toutes leurs autres folies, ne sont aussi que des imitations de ce qu'ils ont vu sur les Théâtres, où il est d'usage de découvrir aux Spectateurs ce qui dans le monde ne s'opere que mystérieusement.

Qu'ai-je donc besoin d'aller m'exciter à ce que je dois éviter, ou d'aller apprendre des mysteres que je dois ignorer? Je pense que c'est-là un motif suffisant pour détourner de la fréquentation des Spectacles. Vous sçavez ce que dit à ce sujet l'Empe-

reur Justinien. Il ne pouvoit regarder comme un divertissement ces jeux dont il résulte tant de mauvais effets. *

Tous les Sages de l'Antiquité n'en ont pas eu une meilleure opinion. L'on sçait que le célébre Législateur d'Athènes s'opposa fortement à leur établissement. Il disoit que si on les toléroit, on les verroit bient-tôt contredire les Loix & corrompre les mœurs ; conjecture qui n'eut que trop son effet par la suite. Plutarque attri-

* Quis ludos appellet eos ex quibus crimina oriuntur ?

bue la corruption & la perte d'Athènes à leur paſſion ou plutôt à leur fureur pour les Spectácles

Le Gouvernement de Lacédémone étoit plus ſage. L'on n'y repréſentoit ni Tragédies ni Comédies, parce que, dit un Hiſtorien, ils ne vouloient point, même par amuſement, ſe permettre les moindres propos contre les bonnes Loix. Vous voyez, Monſieur, que ce n'eſt pas être ſi rigoriſte que de déſapprouver ce qui a offenſé tant de Philoſophes.

Je ſuis étonné que ce célébre Académicien, dont nous admirons le génie, & que pluſieurs de ſes Clients prétendent aſſez bien déſigner en l'appellant le Poëte Philoſophe, ne regarde la condamnation des Spectacles que comme une ſuite des diſputes qui agitent depuis plus d'un ſiécle le Clergé de France, & le diviſent en deux Partis aſſez renommés. Si l'on en croit ce grand Poëte, il ne faut attribuer les déclamations contre les Spectacles qu'au faux zéle de l'un de

ces deux Partis, qui, mécontent des Cardinaux de Richelieu & de Mazarin, voulut s'en venger en anathématisant des plaisirs innocens. Il suffit, dit-il, d'être Novateur pour être austere. * Si cet Académicien n'a point d'autre raison pour défendre ce qu'il a intérêt de soutenir, je doute qu'il se flatte sérieusement du succès de sa cause. Qu'on attache l'idée que l'on jugera à propos à ce parti dont le nom paroît si fort annoncer l'austérité; il faut avouer

* Siécle de Louis XIV.

qu'en condamnant les Spectacles, il ne ſoutient à ce ſujet que la Doctrine qui eſt annoncée par les plus réguliers du Parti qui lui eſt oppoſé.

Avant la naiſſance de leurs diſputes, les Chaires chrétiennes n'étoient pas plus favorables à ces ſortes de divertiſſemens.

Les Luthériens & les Calviniſtes, auxquels notre Poëte Hiſtorien reproche auſſi de s'être déclarés avec éclat contre les Spectacles ſous Léon X, n'innoverent pas en cela dans la Doctrine, ils

ne firent que ſoutenir une ancienne pratique de Diſcipline de l'Egliſe Catholique.

Vous ſçavez, Monſieur, qu'il y a encore des Proteſtans qui les proſcrivent très-ſéverement. La République de Genève ne tolere aucun Spectacle. Les Comédiens qui oſeroient aller s'y établir en ſeroient chaſſés comme corrupteurs. Et le Poëte le plus célébre ne pourroit ſe flatter d'y en introduire l'uſage. Tous les Citoyens de cette République étant oc-

cupés, on n'y redoute point, comme dans d'autres Etats, les désordres de l'oisiveté. L'on craindroit que les Spectacles n'y diminuassent le goût du travail, & n'y introduisissent la licence. En effet Tacite attribue une des causes de la pureté des mœurs des Germains à leur opposition pour les Spectacles qui rendent le vice aimable & réveillent les passions. * Il n'est donc pas étonnant que les Spectacles ne puissent se concilier avec les grands Prin-

* Nullis Spectaculorum illecebris corrupti. *Tac. Lib. de More. Germ.*

cipes de la Religion Chrétienne.

Notre Académicien ne rend point ſa cauſe meilleure en citant des Prélats & des Docteurs qui ont eu la foibleſſe de favoriſer le Théatre, par leur préſence, par leurs ſuffrages & même par leur compoſition. L'on ſçait que, ſi l'on veut bien profiter de leur exemple pour autoriſer ce que l'on ſouhaiteroit être permis, on les en blame aſſez intérieurement. D'ailleurs, s'il y a de grands exemples pour les Spectacles, comme le dit

un jour M. Boſſuet à Louis XIV, il y a de plus fortes raiſons contre.

Et s'il étoit poſſible qu'il y eût quelques Evêques ou quelques Docteurs qui paruſſent penſer autrement que ce grand Evêque, on pourroit bien les défier de dépoſer leurs avis dans un Ecrit muni de leur ſignature. Un Eccléſiaſtique de diſtinction, dont la mémoire eſt reſpectable par la piété avec laquelle il vêcut à la Cour, & par la retraite auſtere qui termina ſa vie, * propoſa un jour à une

* M. l'Abbé de Pontac.

auguſte & vertueuſe Princeſſe de faire ce défi à quelques Prélats qui avoient paru reconnoître la prétendue innocence des Spectacles. Mais cette Princeſſe regarda le défi comme indécent à leur propoſer, préſumant, avec juſtice, que ces mêmes Prélats conſultés ſérieuſement auroient été plus ſéveres.

Il ne faut donc pas ſur ce point s'en laiſſer impoſer par l'exemple des ces Eccléſiaſtiques, dont la conduite eſt ſi équivoque, que Voltaire les appelle des Etres indéfiniſ-

ſables. Leur foibleſſe n'eſt pas une autorité : *Canone regitur Eccleſia non exemplo.* C'eſt la réponſe que fit à ce ſujet un ancien Evêque de Noyon * à Louis XIV. Et ce Monarque en fut d'autant plus ſatisfait qu'on ſçait combien il étoit jaloux que le Clergé de ſon Royaume ne dégénérât pas de la grande réputation où il avoit toujours été, tant par rapport à la ſcience, que par rapport aux bonnes mœurs

Pourquoi ne pas convenir que le goût des Spectacles

* M. De Clermont Tonnere.

ſe rencontre toujours avec la licence, ou avec la pente que l'on a à la tolérer, ou avec la foibleſſe que l'on a de ne pas pouvoir réſiſter au torrent de la coutume.

Le grand Monde eſt léger, inapliqué, volage
Sa voix trouble& ſéduit; eſt.on ſeul on eſt ſage.
Volt.

Si les Spectacles ne ſont point évidemment condamnables, leur innocence eſt du moins fort équivoque. Je n'en veux d'autre preuve que l'exemple de ces Perſonnes qui doivent à leurs années, ou à d'autres motifs, un goût pour la vie ſérieuſe. Elles

n'osent plus continuer de se montrer aux Spectacles. Et pourquoi ? N'est-ce point parce qu'en y allant, elles croiroient se permettre encore ce qui n'est qu'une suite des passions de la jeunesse, & par-là se donner un ridicule, qui donneroit lieu de leur adresser ce que Martial dit à Caton : » Pourquoi vo» tre sagesse vient-elle se pro» faner en ces lieux ? * Or peut-il être quelque âge où il soit permis d'entretenir & d'exercer nos passions ? On

* Cur in Theatrum Catone, severe venisti. *Mart. Liv.* 37. *Ep.* 3.

nous exerce dès notre enfance à les contredire & à les combattre.

Ne doit-on exiger que des Personnes âgées la régularité & l'assujettissement des passions à la raison ? N'est-on pas forcé d'admirer ces jeunes Gens d'un naturel heureux, qui n'emploient la vigueur de l'âge qu'à remplir tout devoir avec plus de force, & qui possédant en même-tems toute la prudence de la Vieillesse, s'interdisent ce qu'ils seroient un jour obligés de quitter ? On les loue intérieu-

rement de leur ſageſſe, lors même qu'on ſemble les condamner: *Eandem virtutem admirantes cui iraſcuntur.* Tacit. Lib. 1. Hiſtor.

L'on admire les effets d'une bonne éducation,* & l'on avoue que ces jeunes Gens ſeront bien récompenſés de leur retenuë, lorſque dans un âge avancé la bienſéance n'aura pas à exiger d'eux la privation d'un plaiſir d'habitude, auquel l'on ne renonce aſſez ordinairement qu'à

* Senſere quid mens rite, quid indoles
Nutrita fauſtis ſub penetralibus
Poſſet. *Horat. Lib. 4 Od. 4.*

regret. Ce qu'on demande des Vieillards eſt une perfection que la raiſon ſeule exige de tous les hommes à quelque âge qu'ils ſoient.

Je ne dois pas, Monſieur, à beaucoup d'efforts ma ſévérité pour les Spectacles. Je l'attribue au peu de goût que j'ai toujours eu pour tout ce qui eſt fiction. J'en excepte cependant certains Ouvrages d'eſprit qui, pour être établis ſur la fiction, ne doivent pas moins être regardés comme des Chefs-dœuvres capables d'inſtruire & de

plaire. Tels ſont les Poëmes épiques, les Odes de Rouſſeau, les Fables de la Fontaine, & quelques autres productions ſemblables. Ce ſeroit renoncer à une ſource de plaiſirs honnêtes que de rejetter ces Ouvrages de génie. Mais les inconvéniens inſéparables de la repréſentation des Piéces Dramatiques me rendent un peu auſtere pour cette partie de la Littérature.

Si je loue les Auteurs qui ont travaillé avec ſuccés pour le Théatre, je ne prétends

pas approuver le genre de composition auquel ils doivent leur réputation. J'admire la fécondité de leur génie; mais je crois qu'il auroit été à souhaiter qu'ils l'eussent employée à des productions plus utiles, & dont le mérite ne consistât pas à nous faire perdre la tranquillité de l'ame.

Telle est notre foiblesse. Un Auteur nous dit que nous sommes presque tous comme des enfans qui ne haïssent rien tant que la tranquillité; c'est ce qui fait que la

Poéſie Dramatique cherche à nous amuſer en nous arrachant à cette tranquillité qui fait notre ennui. Elle y réuſſit dans la Tragédie en nous ébranlant par la terreur ou par la pitié, & dans la Comédie en excitant nos ris ; mais de maniere que dans l'une & dans l'autre les Spectateurs éprouvent les paſſions qu'on leur repréſente ; c'eſt ce ſuccès que je redoute infiniment..

Les Poëtes Dramatiques prétendent nous inſtruire en nous expoſant le jeu des paſ-

ſions ; mais ils ne nous repré-ſentent que ce que nous a-vons aſſez ſouvent ſous les yeux. Tous les Chefs-d'œu-vres du Théatre ne nous of-frent que des copies. Nous voyons les originaux dans le ſpectacle que nous donne la conduite de nos Conci-toyens. Qu'ai-je donc beſoin d'aller chercher des fictions ? Nous nous ſuffiſons les uns aux autres, *ſatis magnum alter alteri Theatrum ſumus*, c'eſt ce que nous dit Rouſſeau dans une de ſes meilleures Epi-grammes.

Ce Monde-ci n'eſt qu'une œuvre comique
Où chacun fait des rolles différents,
Là ſur la ſcene en habits dramatiques,
Brillent Prélats, Miniſtres, & Conquérans.
Pour nous, vil Peuple, aſſis aux derniers rangs,
Troupe futile & des Grands rebutée,
Par nous d'en-bas la Piéce eſt écoutée;
Mais nous payons utiles Spectateurs;
Et quand la farce eſt mal repréſentée,
Pour nôtre argent nous ſifflons les Acteurs.

Le Bal même n'eſt qu'une copie de ce qui ſe paſſe dans le monde. Un Auteur l'a fort bien dit depuis peu :

Ce Monde-ci n'eſt qu'un grand Bal
Où chacun cherche à ſe connoître;
On paroît ce qu'on devroit être;
Et l'on cache l'original :
Therſite eſt ſouvent ſous un caſque.
L'air dévôt cache des Phrinés.
Pluſieurs s'en vont avec leurs maſques
Sans avoir été devinés.

Preſque tous les hommes ſont dominés par quelque paſſion ou par quelque foi-

H

blesse dont l'excès est souvent le principe d'un ridicule qui les caractérise. Il n'est point de Ville ni même de Quartier qui n'en offre plusieurs exemples. En observer les effets n'est point hors de propos. Les fautes d'autrui sont les miroirs de nos défauts, & c'est une sorte d'instruction que l'on peut étendre sans avoir recours à la fiction. Si le Théatre du Monde, dans la sphere duquel je me trouve, ne m'offre point assez de ces objets, j'ai recours à l'Histoire.

C'eſt un Théatre, un ſpectacle nouveau
Où tous les Morts ſortant de leurs tombeaux,
Viennent encore ſur une ſcene illuſtre
Se préſenter à nous dans leur vrai luſtre,
Et du Public dépouillé d'intérêt
Humbles Acteurs attendre leur arrêt;
Là retraçant leurs foibleſſes paſſées,
Leurs actions, leurs diſcours, leurs penſées,
A chaque état ils reviennent dicter
Ce qu'il faut faire, ce qu'il faut éviter.

Rouſſ. Ep. 6. L. 2.

Ce Spectacle n'eſt-il pas préférable à celui de toutes nos Piéces de Théatre, qui n'ont pour objet ou que d'inſpirer une fauſſe grandeur d'ame, ou que d'augmenter l'atrait naturel que nous avons pour la volupté?

On ſçait que les anciennes Tragédies des Grecs étoient aſſez graves, puiſque chez

cette Nation, il fut un tems où elles influoient beaucoup ſur le Gouvernement politique. Cependant Platon en prévit les déſordres. Il les réprouvoit comme des jeux qui tendoient à faire des hommes paſſionnés, & à fortifier le *libido ſentiendî*, c'eſt-à-dire les agréables impoſtures de cette Partie animale & déréglée qui eſt la ſource de toutes nos foibleſſes. Combien ne devons-nous pas, à plus forte raiſon, nous prévenir contre nos Tragédies où il n'eſt queſtion, ſelon Voltaire,

que de violentes paſſions & de ſottiſes héroïques conſacrées par de vieilles erreurs de Fables ou d'Hiſtoires.

Pouvons-nous avoir une meilleure idée de nos Comédies. Il eſt vrai que le grand Corneille croyoit que le Genre Comique étoit plus utile pour les mœurs que la Tragédie. Mais que cette opinion ſoit vraie ou non, je doute que la Comédie ſoit fort utile dans un Pays, où ſelon Voltaire, la diſſipation, le goût des riens, la paſſion pour l'intrigue ſont les grandes Divinités.

Les Poëtes se croyent obligés de se conformer au goût de la Nation. Or quelles leçons peuvent recevoir les mœurs sur un Théatre où ce qu'il y a de plus licencieux est accueilli, pourvû que par la maniere dont on l'exprime, on laisse à l'esprit le plaisir de s'en occuper plus long-tems. Nos Acteurs ne sont pas plus réservés que l'étoient ceux des Romains. Vous sçavez, Monsieur, que Cicéron nous donne à entendre qu'on vouloit de son tems que les Comédiens fussent

aussi exacts que les Orateurs à ne rien exposer qui pût offenser les bienséances. Gardons-nous, dit-il, de tout ce qui choque les oreilles & les yeux. En quelque état que nous soyons de bout ou marchant, assis ou à table, que la beinséance s'annonce toujours sur notre visage, dans nos yeux & dans nos gestes. Evitons également sur cela tout ce qui paroît efféminé & qui tiendroit de la mollesse, ainsi que tout ce qui est rude & grossier & ne disons pas que c'est AUX ORATEURS ET

AUX COMEDIENS A OBSERVER CES SORTES DE BIENSEANCES, & que nous n'avons que faire de nous y assujettir.*

Cependant quelque réservés que dussent être alors les Comédiens, Cicéron regardoit les Spectacles comme un divertissement obscêne dangereux & presque toujours funeste.**

Ce n'est donc pas en

* Omne quod abhoret oculorum auriumque approbatione fugiamus. Status, incessus, sessio, accubitio, vultus, oculi, manuum motus teneamus illud decorum ; quibus in rebus duo maxime effugiendia sunt ne quid effæminatum aut molle & ne quid durum aut rusticum sit. NEC VERÒ HISTRIONIBUS ORATORIBUSQUE CONCEDENDUM EST ut iis hæc apta sint, nobis dissoluta. *De Off. Lib.* 1. *C.* 3.

** Genus jocandi petulans, flagitiosum, obscœnum. rerum turpidini adhibetur verborum obscœnitas.

fréquentant nos Spectacles qu'on réformera ses mœurs. On n'y va pas pour se réformer. Aussi pour l'ordinaire y est on Linx pour appercevoir les vices & les ridicules que l'on n'a pas, & Taupes à l'égard de tout ce qui pourroit représenter ceux que l'on a;

L'Avare des premiers rits du tableau fidele,
D'un Avare souvent tracé sur son modele:
Et mille fois un fat finement exprimé,
Méconnoit le portrait sur lui même formé. *Desp.*

Bayle, cet Ecrivain dont les Ouvrages seroient utiles, si pour leur donner plus de cours, il n'y avoit souillé l'érudition par l'indécence &

par l'impiétè ; cet Auteur, dis-je, trop fameux & qui est si cher à tous ces Libertins dont le cœur *est comme dissous dans la corruption*, a avancé dans un des volumes de sa République des Lettres au mois de Mai 1684, quil ne croyoit nullement que la Comédie fut propre à corriger les crimes & les vices de la Galanterie criminelle, de l'Envie, de la Fourberie, de l'Avarice, de la Vanité, & d'autres choses semblables. Il ne croit pas que Moliere ait fait beaucoup de mal à ces

déſordres : & l'on peut même aſſurer, dit-il, qu'il n'y a rien de plus propre à inſpirer la coquéterie que les piéces de ce Comique, parce qu'on y tourne continuellement en ridicule les ſoins que les Peres & Meres prennent de s'oppoſer aux engagemens amoureux de leurs enfans. Il ſe mocque, avec raiſon, de ces perſonnes qui diſent fort ſérieuſement que Moliere a plus corrigé de défauts à la Cour, lui ſeul, que tous les Prédicateurs enſemble. Il croit que l'on ne ſe trompe

pas, pourvu » qu'on ne parle
» que de certaines qualités
» qui ne ſont pas tant un cri-
» me qu'en faux goût & qu'un
» ſot entêtement : comme
» vous diriez l'humeur des
» Prudes, des Prétieuſes, de
» ceux qui outrent les modes,
» qui s'erigent en Marquis,
» qui parlent inceſſamment
» de leur Nobleſſe, qui ont
» toujours quelque Poëme
» de leur façon à montrer.

Voilà les déſordres dont il penſe que les Comédies de Moliere ont pu arrêter le cours.

Si le Théatre s'eſt encore épuré depuis Moliere, c'eſt que nos mœurs ſont devenues plus polies. Je conviens que ſur notre Théatre on veut à préſent des expreſſions moins groſſieres; mais en revanche l'eſprit de corruption n'y eſt-il pas ordinairement répandu d'une maniere infiniment plus piquante? Le Poëte ſçait que ce n'eſt pas tant un voile qu'on exige, qu'une gaze legere qui laiſſe le plaiſir d'appercevoir & de ſentir ce qui, préſenté trop à découvert, choqueroit

le goût de notre ſiécle. J'ai pour garant de mon opinion un Auteur aſſez moderne & nullement ſuſpect.

Le fameux Riccoboni, après être convenu que, dès la premiere année qu'il monta ſur le Théatre, il ne ceſſa de l'enviſager du mauvais côté, déclare qu'après une épreuve de plus de cinquante années il ne pouvoit s'empêcher d'avouer que rien ne ſeroit plus utile que la ſuppreſſion entiere des Spectacles.

Le Théatre, ſelon lui, étoit dans ſon commencement

le triomphe du libertinage & de l'impiété, & il eſt depuis ſa correction l'école des mauvaiſes mœurs & de la corruption.

C'eſt relativement à ce ſentiment qu'il a propoſé ſon Plan de la réformarion du Théatre pour la Tragédie & la Comédie. Il ne prétend pas y pouvoir comprendre l'Opéra. Il penſe que ce Spectacle eſt ſi dangereux dans toutes ſes parties, qu'il mériteroit plutôt d'être ſupprimé que d'être réformé. La Muſique & la Danſe, qui en ſont

l'ame, lui paroissent être des écueils où la modestie & la pudeur échouent presque toujours.

Je vous avouë, Monsieur, que le témoignage d'un si grand Praticien m'a fort prévenu contre ce Spectacle. Je l'ai considéré en Philosophe, & il m'a paru qu'il n'y en avoit point où les sens pussent être plus fortement frappés ; puisque, comme le dit La Bruyere, son caractere est de tenir les esprits, les yeux & les oreilles dans un égal enchantement.

La

La fiction lui appartient encore plus qu'à tout autre Spectacle. Aussi y emploie-t-on tous les ressorts, toutes les machines, & toutes les décorations qui peuvent le plus l'augmenter & l'embellir, afin que le merveilleux, qu'on s'attache à y faire briller, puisse soutenir les Spectateurs dans la douce & charmante illusion qu'ils viennent y chercher.

Vous avez, sans doute, remarqué dans le Poëme de La Henriade la belle description du Temple de l'A-

mour, où Voltaire a cru devoir, à l'imitation de Virgile, faire chanceller la vertu de ſon Héros. Ne pourroit-on pas appliquer pluſieurs vers de cette belle deſcription à notre Théatre Lyrique, qui mérite bien d'être appellé le Temple de l'Amour; *ſacrarium veneris & ars omnium turpitudinum?*

On y entend le bruit des Concerts enchanteurs,
Dont la molle harmonie inſpire les langueurs:
Les voix de mille Amans, les chants de leurs Maîtreſſes
Qui célébrent leur honte & vantent leurs foibleſſes.
: : : : : :
Par des liens ſecrets on s'y ſent arréter,
On s'y plaît, on s'y trouble, on ne peut les quitter.
. . . .
On y boit à long traits l'oubli de ſes devoirs.
. . . .

Tout y paroit changé, tous les cœurs y ſoupirent,
Tous ſont empoiſonnés du charme qu'ils reſpirent,
Tout y parle d'amour. *Henr. Chant. 9.*

Un grand Evêque de France * voulut un jour éprouver quel pouvoit être l'effet de ce jeu d'Inſtrumens que l'on appelle le premier coup d'Archet. Il fit venir chez lui les meilleurs Muſiciens & leur dit d'exécuter ce que tout le Public regarde, avec juſtice, comme un chef-d'œuvre de la Muſique Inſtrumentale. Le premier eſſai fut ſuffiſant pour l'ébranler de maniere qu'il congédia ſur le champ ces habiles Artiſtes. Et par ce

* M. Boſſuet, Evêque de Meaux.

ptélude il jugea des funestes impressions de tous le Spectacle de l'Opéra.

En effet, on n'y entend retentir que des airs efféminés & lascifs, de ce genre de Musique auquel Quintilien reproche de contribuer à éteindre & à étouffer en nous ce qui peut nous rester encore de force & de vertu. *

Mais quoique tout bon Philosophe doive gémir sur le goût de corruption qui exerce son empire sur les Sciences

* Musica nunc in scenis effæminata, & impudicis modis fracta non ex parte minimâ, si quid in nobis virilis roboris manebat, excidit. *Quint. Lib.* 1. *Cap.* 10.

& ſur les Arts. Il ne faut pas pour cela nous rejetter dans la Barbarie d'où les Lettres nous ont tirés. On leur doit les plus grands avantages. * Un Peuple ne datte, pour ainſi dire, ſon exiſtence que du tems où le flambeau des Sciences a commencé à l'éclairer ; il ſeroit ſeulement fort à ſouhaiter que l'éclat de ce flambeau ne fût jamais obſcurci par l'impiété & par la corruption, & que l'on fût auſſi ſcrupuleux à cet égard que l'étoit le célébre Eraſme : ſes paroles

* Ipſa multarum artium ſcientia etiam aliud agentes nos ornat atque, ubi minimè credas, eminet & excellit. *Dial. de Orat. Cap.* 32.

à ce ſujet ſont remarquables.*

Il ne faut donc pas imputer à la Muſique les abus que l'on en fait. C'eſt un Art agréable, & même ſes triomphes ſur nos organes ſont quelquefois ſalutaires. Vous ſçavez, M. que pour certaines maladies l'on a recours à l'agitation qu'elle a le pouvoir de cauſer dans notre cerveau.

Je ne voudrois pas proſcrire un Art pour lequel la Nature nous a donné un penchant dont nous devons lui ſçavoir gré.** Je m'intéreſſe

* Ipſe mihi perſuaſi ut ſemper incruentas & innoxias haberem litteras, nec eas ullius mali nomine contaminarem.

** Muſicam Natura ipſa videtur ad tolerandos

au contraire à ſa perfection. L'harmonie des ſons me plaît & me délaſſe infiniment : c'eſt même un motif qui excite ma mauvaiſe humeur contre le dangereux de toutes nos Piéces d'Opéra, que la Bruyere regardoit, fort judicieuſement, moins comme des Poëmes, que comme des vers raſſemblés. L'aſſerviſſement de la Poéſie à la Muſique y rend néceſſaires les fautes les plus ridicules ; ce qui déplaiſoit tant à cet Auteur que tous les

facilius labores velut muneri nobis dediſſe *Quint. Lib.* I. *Cap.* 10.

charmes de ce Spectacle, plus propre à flatter les yeux & les oreilles qu'à plaire à l'esprit, ne pouvoient l'empêcher de s'y ennuyer : mais c'est le moindre défaut de ces Drames, qui ont le plus ordinairement pour objet la représentation d'une action merveilleuse. Ils sont composés de maniere qu'il n'en est presque pas dont les vers n'expriment *ces lieux communs de morale lubrique* dont parle Boileau.

C'est ce qui fait le principal mérite du Théatre de Quinault. Car vous savez, M.

qu'il ne doit pas ſa réputation aux belles Sentences dont je lui ai fait tant d'honneur. La morale licentieuſe qui regne dans ſes Ouvrages eſt tellement uniforme, que les vers que je vous ai cités ſont preſque les ſeuls que l'on doive retenir ; mais ils ſe trouvent diſperſés & perdus parmi tant d'autres ſi paſſionnés, que ſi on les liſoit dans les œuvres mêmes, ils ne ſeroient point capables de produire l'effet pour lequel je les ai employés. Si c'eſt à ce prix qu'on obtient des brevets de

Poëte des Graces dans le Temple du Goût, il faut renoncer au titre, & dût-on n'être qualifié que de *Poëte de la Raiſon*, il vaut mieux dire avec M. Racine le Fils :

Que nos Lyres ſe taiſent
Si les ſons de l'Amour ſont les ſeuls qui nous plaiſent :
Parce que l'Amour Dans le cœur le plus froid ne dort qu'à demi.

Riccoboni a donc eu raiſon d'exclure l'Opéra de ſon plan de réformation. Mais ce qu'il propoſe pour la réforme de la Tragédie & de la Comédie eſt trop peu favorable à la licence des mœurs pour faire eſpérer qu'on en faſſe jamais uſage.

Le célébre Mariana Jésuite prouve dans un de ses Ouvrages que les Spectacles devroient être abolis. Il y dit que le Théatre ne pourra jamais se réformer, parce que s'il se réformoit il seroit désert.

Cicéron, dont les œuvres Philosophiques sont si propres à former l'honnête homme, pensoit aussi sévérement à ce sujet. Oh la belle école, s'écrie-t-il, que la Comédie & la Tragédie! Si on en ôtoit tout ce qu'elle offre de vicieux, il n'y auroit plus de

Spectateurs. *

On ne peut donc pas attribuer aux Spectacles la gloire de corriger les vices. « Je » n'ai jamais entendu, dit M. » de Fontenelle à ce ſujet, la » purgation des paſſions par » le moyen des paſſions mê- » mes. En effet, Monſieur, ne ſeroit-ce point dans l'ordre moral un phénomene fort ſingulier ? Je voudrois au moins qu'on me citât quelqu'un qui ſe fût purgé par

* O præclaram emendatricem vitæ Poeticam ! de Comœdiâ loquor quæ ſi flagitia non probaremus nulla eſſet omnino. Quid autem ex Tragædiâ, Princeps ille Argonautarum, tu me amoris magis quam honoris ſervaviſti gratiâ, &c. *Tuſc. lib. 4.*

cette voie là, c'eſt-à-dire, que le Théatre eut rendu meilleur.

Mon incrédulité à cet égard eſt fondée. Vous ſçavez que les vertus finiſſent où commencent les excès. « Or, » ſelon M. de Fontenelle, » tout ce qui eſt régulier & » ſage auroit je ne ſçai quoi » de froid ſur le Théatre, & » pourroit même donner pri- » ſe au ridicule. Les caracte- » res qui flattent le plus l'in- » clination des Spectateurs » ſont ceux où la force l'em- » porte ſur la raiſon, & le

» courage ſur la prudence.
» C'eſt pourquoi Ladiſlas
» dans Venceſlas paroît aima-
» ble, tout fougueux, tout
» impétueux, tout violent
» qu'il eſt. De même un Caton, une Sophoniſbe, un Ajax (réduits au déſeſpoir & n'ayant pas la force de ſe ſoutenir dans le malheur) ſe donnent-ils la mort? Cette foibleſſe ou plutôt cette fureur * eſt admirée. Ils paroiſſent, dit M. de Fontenelle, mourir noblement, en

* Rebus in anguſtis facile eſt contemnere vitam, Fortiter ille facit qui miſer eſſe poteſt. *Mart. Ep.* 57. *lib.* 11.

faiſant eux-mêmes leur deſtinée. Vous voyez donc que, ſi on expoſe des vertus ſur la ſcene, l'uſage eſt d'en préſenter les excès, ſous prétexte de donner de la vigueur & de la chaleur aux caracteres, & pour lors ce ne ſont plus que des vices.

Et même l'erreur des faux préjugés n'eſt-elle pas encore flattée par les heureux ſuccès dont le vice eſt quelquefois couronné ? C'eſt au moins ce qui arrive dans toutes ces Piéces où l'on voit les intrigues des Amans les plus

indiſcrets & les plus téméraires terminées par le mariage. Dénouement qui tend à inſpirer que, pour être heureux dans ſa paſſion, il faut tout haſarder. C'eſt donc avec raiſon que Cicéron ſe mocque d'une parèille Ecolle, & l'on pourroît douter qu'il eut adopté la deviſe CASTIGAT RIDENDO MORES.

Je ne doute point que les Spectacles ne puiſſent peut-être me flatter par d'autres objets, mais

Il ne faut pas tout voir, tout ſentir, tout entendre,

. . . . . .

L'occaſion fait un cœur différent.

Le

Le célébre Ovide, que Quintilien a caractérisé d'une maniére si énergique en peu de mots, * pouvoit connoître ce qui étoit le plus capable de corrompre le cœur. Ce Poëte déclare qu'il n'y a rien de plus funeste pour la pureté des mœurs que les Spectacles. ** C'est en quoi je trouve qu'il mérite d'être loué, *laudandus tamen in partibus*, de même que lorsqu'il conseille de s'abstenir de lire des Poésies aussi tendres que les

* Lascivus quidem in heroicis quoque Ovidius & nimium amator ingenii sui, Laudandus tamen in partibus.

** Ille locus casti damna pudoris habet.

siennes. * Madame Deshoulieres nous dit aussi :

Contre l'amour voulez-vous vous défendre,
Empèchez vous de voir & d'entendre
Ceux dont le cœur s'explique avec esprit.

Or c'est ce qu'on ne voit & ce qu'on n'entend que trop sur nos Théatres. Riccoboni nous donne une idée de la séduction qui y regne. Cet homme, si expert, & si distingué dans son art, nous dit que » les sentimens, qui » seroient les plus corrects » sur le papier, changent de » nature en passant par la

* Eloquar invitus, teneros ne tange poëtas,
Submoveo dotes impius ipse meas.
. . . .
Carmina quis potuit tuto legisse Tibulli.

» bouche des Acteurs, & de-
» viennent criminels par les
» idées corrompues qu'ils
» font naître dans l'eſprit du
» Spectateur, même le plus
» indifférent.

Il faut bien qu'il y ait une oppoſition toute naturelle entre la pratique de la vertu & la fréquentation des Spectacles, puiſque l'on ſeroit ſurpris d'y rencontrer nos illuſtres Citoyens qui occupent les plus hautes places de la Magiſtrature. Sur quoi donc eſt fondée la raiſon qui les en éloigne ?

Si vous n'êtiez pas, Monſieur, dans l'habitude de juger les penſées parce qu'elles vallent en elles-mêmes, & non point par la célébrité de leurs Auteurs, je vous dirois que nos Magiſtrats ne croyent pas devoir aller aux Spectacles, *parce qu'ils ont acheté cher leurs Offices de Judicature*, & je vous citerois pour mon Auteur un de nos plus grands Poëtes, * qui à cer-

* Oeuvres de Voltaire. Lettre à un premier Commis. Si cette Lettre (*de Voltaire*) eſt quelque jour honorée de Commentaire, le Scholiaſte obſervera ſans doute, qu'il ne faut pas croire que l'Auteur ait penſé qu'il y ait des Juges qui prennent réellement, pour tarif de leur gravité, la finance de leurs Offices : mais que cette idée burleſque eſt une ſatyre qui, toute inſipide qu'elle eſt, conſtate au moins l'opinion des Magiſtrats au ſujet des Spectacles.

tains égards mérite tant d'éloges. Mais vous ſeriez peu ſatisfait d'une pareille raiſon. En effet, s'il n'y en avoit point d'autre, vous pourriez, avec quelque droit, dire avec cet Auteur que ce ſeroit *montrer beaucoup de gravité & bien peu de goût.*

Je ſuis perſuadé que vous avez une meilleure opinion de nos Magiſtrats. Vous ne vous offenſez point de la régularité de leurs mœurs & de la gravité de leur conduite. Vous ſçavez que l'Etat de Judicature eſt une eſpece de Sa-

cerdoce dont le caractere exige toutes les vertus & exclut tous les vices ; ainsi l'on pourroit appliquer à cet Etat ce que Ciceron dit de la Philosophie : *Dux vitæ, virtutis indagatrix, expultrixque vitiorum.*

Pourquoi donc nos sages Magistrats s'interdisent-ils les Spectacles ? Je pense que c'est parce que la haute sagesse, qui a coutume de relever les talens supérieurs que supposent les grandes dignités de la Magistrature, se trouverroit offensée par tous les

propos de Théatre, & par un ſi frivole emploi du tems. Or ſi ces reſpectables Magiſtrats ne s'interdiſent les Spectacles que parce qu'ils les regardent comme un plaiſir incompatible avec la ſageſſe, ne devons-nous pas ſoutenir de même l'honneur de notre vertu ?

S'ils paroiſſent ſinguliers en ſe privant des Spectacles, c'eſt donc parce qu'ils ſont plus exacts à obſerver ce qui eſt d'une obligation univerſelle. Ils croient que leurs exemples ſeroient encore plus perni-

cieux que leurs fautes. * Ils ne veulent point se permettre une licence qui n'est tolérée dans l'Etat, que parce que le plus grand nombre s'y porte, & qu'il y auroit quelques inconvéniens à la supprimer : *Aufer meretrices de rebus humanis, turbaveris omnia libidinibus.*

C'est-là le motif qui engage même le Chef de l'Eglise à tolérer dans ses Etats l'usage des Spectacles, ainsi qu'un autre encore plus vicieux. Comme ces abus & ces li-

* Plus exemplo quam peccato nocent. *Cic.*

cences exiſtoient avant que la Souveraineté Temporelle fut unie à la Puiſſance Spirituelle, les Papes, pour maintenir la tranquillité dans l'ordre civil & politique, tolerent, comme Souverains, ce qu'ils ſouhaiteroient pouvoir abolir comme Pontifes. Benoît XIV, dont la piété & les lumieres ſont aſſez connues, vient de donner tout récemment une preuve de cette bonne intention, en réduiſant à Rome le nombre des Théatres.

On doit lui en ſavoir gré,

& ne point mettre en queſtion s'il ne ſeroit pas plus aiſé au Souverain Pontife qu'à tout autre Prince d'abolir les Spectacles dans ſes Etats, puiſque, ſelon quelques Auteurs, S. Louis chaſſa de ſon Royaume tous les Comédiens. Des gens malicieux pourroient peut-être réſoudre le problême d'une maniere odieuſe.

Mais quant à nous, autres tems, autres mœurs. Je crois que, ſi S. Louis eût régné en ce ſiécle, ſa piété auroit à cet égard rencontré beau-

coup d'obſtacles, & que peut-être il auroit uſé de tolérance. La prudence même n'auroit-elle pas rendu impraticable cette ſage conduite ? Je le croirois, attendu la différance qu'il y a entre nos mœurs & celles du treiziéme ſiécle.

On connoît les changemens arrivés dans nos uſages depuis que les Seigneurs devenus oiſifs dans leurs terres par la privation de l'exercice de la Juſtice & des autres grands priviléges de l'ancien droit féodal, commencerent

être attachés à la Cour & à la Capitale, autant par le plaisir que par l'intérêt & l'ambition.

Du tems de S. Louis les Seigneurs ne quittoient point leurs terres, où ils s'étoient arrogé presque tous les droits de la Souveraineté. Ainsi lorsque l'on dit que ce saint Roi chassa de son Royaume tous les Comédiens, que l'on appelloit en ce tems les *Auteurs de la Science gaye, les Troubadours* ou *les Trouveres*, il faut entendre qu'il ne les chassa que des Provinces & des Vil-

les de ſon Domaine ; puiſque, entre autres exemples, Alphonſe Comte de Toulouſe ſon frere les ſouffroit & les protégeoit à ſa Cour.

Il en fut de même lorſque Saint Louis voulut abolir la pratique barbare des épreuves & des combats judiciaires, dont, alors, on ſe ſervoit pour décider de l'honneur, de la fortune, & de la vie des Citoyens, & même pour réſoudre des queſtions de Diſcipline Eccleſiaſtique. Ce ſaint Roi ne put détruire cet uſage que dans les Tribu-

naux de ſes Domaines. Il ne lui fut pas poſſible de le ſupprimer par tout le Royaume, parce que la France ſe trouvoit alors diviſée en une infinité de Seigneuries qui ne reconnoiſſoient qu'une dépendance féodale. Vous connoiſſez les déſordres qui réſultoient de cette forme de Gouvernement; mais cela ne regarde point les Spectacles.

Je crois, Monſieur, avoir aſſez juſtifié mes idées ſur cet objet. Elles ſont ſoutenues d'autorités ſi peu ſuſpectes que vous me repro-

cheriez peut-être présentement un ridicule, si j'avois la foiblesse de m'en écarter. D'ailleurs, *re vincimus ipsâ*, ces idées sont fondées sur les principes de la plus exacte Philosophie, puisqu'elles ne désapprouvent que ce que la Religion condamne.

Je conviens que c'est une autorité fort peu respectée par tous ces beaux esprits licentieux que Rousseau appelle des Ecumeurs de dogmes arbitraires; mais

Pour moi qu'en santé même un autre monde étonne,
Qui crois l'ame immortelle & que c'est Dieu qui tonne. *Desp.*

il me ſemble que la Religion, qui fixe notre foi, doit auſſi régler nos mœurs.

C'eſt pourquoi dût-on me compter parmi ces Gens qui tiennent du Goth & du Vandale, je ne ſçaurois regarder le Spectacle de la Tragédie comme *l'Ecole de la grandeur d'ame*, ni celui de la Comédie comme *l'Ecole de la vie civile.* Ce ſont de ces plaiſirs qu'il faut fuir, quand on craint l'inquiétude.

Curam horreſcenti non eſt quærenda voluptas.
Ant. L.

Et je ne penſe pas que, pour ſoutenir cette maxime, on puiſſe,

puiſſe, *tout bien peſé*, me declarer *Ennemi de la Patrie.** Ce ſeroit une eſpece de fanatiſme que je ſerois en droit de dénoncer au tribunal de la Raiſon. *Philoſophia non tollit affectus.* On peut être bon Patriote ſans ceſſer d'être Philoſophe, pourvu qu'on prenne ce dernier mot dans ſon véritable ſens. Car vous ſçavez, Monſieur, combien on

* Qualification odieuſe que Voltaire a appliqué, ſans doute dans un délire poétique, aux Cenſeurs des Spectacles, ſous prétexte qu'ils s'oppoſent au bien des Pauvres. Il ne ſçavoit pas apparemment que la taxe dont il veut parler a pour origine une impoſition de 800 l. pariſis que les *Acteurs de la Paſſion* furent obligés de payer par un Arrêt du Parlement de 1541, pour que les Pauvres fuſſent un peu indemniſés de l'extrême diminution des aumônes depuis l'établiſſement des Spectacles.

en abuſe aujourd'hui. Ce ne ſera plus un nom honorable, s'il continue d'être uſurpé par ces Incrédules qui s'efforcent d'ébranler tous les fondemens du raiſonnement humain, dans l'éſpérance de pouvoir conteſter avec plus de ſuccès les preuves de la Religion. Le ſyſtême de ces prétendus *Inconvaincus* vous paroît auſſi inſenſé qu'impie; & vos ſentimens à cet égard répondent à la juſteſſe de votre eſprit & à la droiture de votre cœur dont j'eſpere éprouver les effets dans le ju-

gement que vous porterez de cette Lettre.

J'ai l'honneur d'être,
MONSIEUR, avec
respect, &c.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier une *Lettre de M. Des P. de* B*, *Avocat en Parlement, sur les Spectacles*, & n'y ai rien trouvé qui en empêche l'impression. On ne peut que louer les vues du jeune Auteur & son zele pour la régularité des mœurs dans un siécle fécond en Ouvrages où l'on paroît si peu la respecter. A Paris le 29 Septembre 1755.

BONAMY.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT : Notre amé JACQUES-HUBERT BUTARD, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Lettre de M. Des P. de B. sur les Spectacles*, s'il Nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage, autant de fois que bon lui semblera, & de le ven-

dre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la datte des présentes : Faisons défenses à tous Libraires & Imprimeurs, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; à la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractéres, conformement à la feuille imprimée attachée pour modele sous le contre-scel des présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état ou l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DELAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DELAMOIGNON, & dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Scaux de France, le sieur DE MACHAULT, Commandeur de nos Ordres : le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu des quelles Vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes,

pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons que la Copie des présentes qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'Original: Commandons au premier notre Huissier ou Sergens, sur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes réquis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; Car tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles le trentiéme jour du mois de Decembre, l'an de grace 1755, & de notre Regne le quarante-uniême. Par le Roi en son Conseil.

Sgné **LE BEQUE.**

Registré sur le Regist. XIV de la Chamb. Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris. N°. 1. fol. 1. conformément aux Réglemens confirmés par celui du 28 Fevrier 1723. A Paris le 9 Janvier 1756.

Signé. **DIDOT.** *Sindic.*





